

ANNE-MARIE
DESPLAT-DUC

LES
COLOMBES
DU
Roi-Soleil

RETROUVAILLES
À VERSAILLES



Retrouve toutes les aventures
de tes héroïnes préférées



LOUISE
LE SECRET
DE LOUISE



CHARLOTTE
CHARLOTTE
LA REBELLE



HORTENSE
LA PROMESSE
D'HORTENSE



ISABEAU
LE RÊVE
D'ISABEAU



ÉLÉONORE
ÉLÉONORE
ET L'ALCHIMISTE



HENRIETTE
UN CORSAIRE
NOMMÉ HENRIETTE



GERTRUDE
GERTRUDE ET LE
NOUVEAU MONDE



ADÉLAÏDE
ADÉLAÏDE
ET LE PRINCE NOIR



OLYMPE
OLYMPE
COMÉDIENNE



JEANNE
JEANNE,
PARFUMEUR DU ROI



VICTOIRE
VICTOIRE ET LA
PRINCESSE DE SAVOIE



LES
COLOMBES
DU
Roi-Soleil

élevées aux portes de Versailles,
rêvent d'amour et de liberté.

Au fil des ans, les Colombes ont vécu des heures joyeuses, parfois éprouvantes. Elles ont grandi, parcouru le monde, sont devenues des jeunes filles accomplies, amoureuses, toujours libres. Elles se sont promis de rester amies. À l'occasion d'un grand événement, les Colombes ont la joie de se retrouver. Le destin leur réserve encore des surprises!



LES
COLOMBES
DU
Roi-Soleil

ANNE-MARIE DESPLAT-DUC

LES
COLOMBES
DU
Roi-Soleil

RETROUVAILLES À VERSAILLES



Flammarion jeunesse

© Flammarion, 2015
© Flammarion pour la présente édition, 2017
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris cedex 13
ISBN : 978-2-0813-9433-9

1^{re} Partie

CHARLOTTE

CHAPITRE

1



Après tous les tourments que j'avais subis, j'avais cru pouvoir vivre quelques moments de bonheur et de calme avec François, mais le destin en décida autrement.

Je n'avais guère apprécié que Marguerite de Caylus ait sauvé François des galères alors que je m'étais embarquée pour le Siam dans l'espérance de revenir riche et d'acheter sa libération. Certes, elle lui avait évité la chaîne¹, mais je demeurais persuadée qu'elle n'avait point agi par pure bonté, mais parce que François avait su lui plaire... Je n'étais point totalement convaincue que, de son côté, il n'ait pas succombé aux

1. C'est ainsi que l'on appelait les galériens, car une lourde chaîne entravait leurs pieds pour les empêcher de s'évader lorsqu'ils quittaient la prison pour se rendre dans les ports où ils embarquaient sur des galères.

charmes d'une dame de qualité si proche de la famille royale.

Je me reprochais cette ignoble jalousie qui me déchirait les entrailles et je tâchais de faire bonne figure en ne laissant rien paraître de mon trouble. Mes soupçons étaient probablement sans fondement.

Sur les conseils de Marguerite, François et moi partîmes donc pour le Vivarais¹. Il était préférable que François, condamné aux galères à cause de sa religion, se fasse oublier. Mon sort n'était guère plus enviable puisque, ancienne huguenote convertie, j'avais fui Saint-Cyr, la maison d'éducation qui devait me transformer en bonne catholique. Versailles n'était plus pour nous. Cela ne me mettait point en peine. J'aspirais à une vie sereine avec celui que j'aimais. Loin des tumultes de la cour il m'appartiendrait de le reconquérir. Et puis, j'espérais, en Vivarais, obtenir des nouvelles de ma mère, de ma sœur Héloïse, et de mon frère Simon, qui avaient disparu.

Je me faisais une joie de ce voyage durant lequel j'allais apprendre à mieux connaître l'homme qui deviendrait mon époux. Car, à dire vrai, je le connaissais peu. Enfant, j'avais admiré sa détermini-

1. Le Vivarais est une ancienne province disparue qui correspond au département de l'Ardèche.

tion à vouloir demeurer fidèle à la religion réformée, et la déclaration d'amour qu'il m'avait faite avant de quitter notre demeure m'avait chaviré le cœur. Elle m'avait permis de passer ces longues années à Saint-Cyr avec le doux sentiment d'être aimée.

Le voyage ne m'apporta aucun apaisement. François était attentionné, mais pas plus, me sembla-t-il, que s'il avait accompagné une cousine ou une amie lointaine.

Pourtant, le jour béni de nos retrouvailles, il m'avait baisée sur le front, ses bras m'avaient enserrée avec chaleur et il avait murmuré cette phrase qui m'avait si fort émue : « C'est vous que j'aime, Charlotte. »

M'avait-il joué la comédie ? Et dans quel but ? Non, non, c'était impossible. François m'aimait comme je l'aimais. La prison, les privations, l'éloignement de moi l'avaient rendu plus distant. Il avait sans doute besoin de temps pour que ses sentiments renaissent, à moins, tout simplement, qu'il ne craigne de froisser ma pudeur en les affichant.

Parfois, il osait frôler ma main ou effleurer ma taille et cela suffisait à ôter mes doutes.

Dans la diligence, François tâchait de se mêler aux conversations des autres voyageurs lorsqu'il

s'agissait de banalités sur le climat, ou de récits relatifs aux villes ou villages que nous traversions. Il se risqua même à narrer quelques anecdotes survenues à Versailles, prouvant ainsi qu'il avait ses entrées à la cour, ce qui aussitôt le plaça sur une sorte de piédestal. Il avait annoncé que j'étais sa sœur et que nous nous rendions au chevet de notre père gravement malade. Cette menterie m'avait quelque peu fâchée. Pourquoi n'avoir point dit que nous étions fiancés et que nous regagnions notre province afin de nous y marier ?

Lors de la première halte, je lui en fis le reproche :

— C'est pour éviter les plaisanteries que les messieurs voyageant avec nous ne manqueraient point de faire, m'avait-il expliqué.

— Croyez-vous ?

— Las, ma mie, vous seriez une proie toute trouvée pour divertir ces rustres !

Il m'avait donné du « ma mie » et cela fit mon bonheur durant quelques jours.

Les premiers soirs, il fit monter le repas dans la modeste chambre qu'il m'offrait avec les deniers remis par Marguerite. Lui, par mesure d'économie, partageait la chambre d'autres voyageurs.

Il me posa mille questions sur ma vie à Saint-Cyr : Comment avais-je pu survivre à l'enfermement ? Comment m'étais-je échappée ? Qu'avais-je

pensé de la vie à la cour ? Je dus lui conter par le menu mon voyage jusqu'au Siam, ma rencontre avec le roi Somdet Phra Narai...

Ce furent des instants intenses puisqu'il s'intéressait à moi.

À mon tour, je l'interrogeai sur son existence en prison, sa libération, sa vie avec Marguerite. Il n'était guère loquace et détournait immédiatement la conversation en me posant de nouvelles questions. Les hommes, il est vrai, ne sont point bavards.

J'avais espéré des moments de tendresse, de douceur, et quelques caresses qui ne m'auraient point effarouchée. Mais, après les premières soirées passées ensemble, il préféra descendre dans la salle enfumée et bruyante pour manger et boire avec d'autres voyageurs.

— J'ai besoin de me changer les idées, m'affirma-t-il.

Certains soirs, il demeurait assis sur une chaise, la tête entre les mains, enfermé dans le mutisme, et lorsque je m'en inquiétais, il me répondait :

— Il me faut réfléchir.

J'aurais préféré qu'il se confie à moi, mais je l'excusais, pensant que les souffrances qu'il avait endurées en prison, son angoisse des galères, et la

peur de m'avoir perdue expliquaient ses sautes d'humeur.

Notre voyage fut long. Nous empruntions des diligences qui reliaient les grandes villes entre elles en passant par des villages où certains voyageurs montaient quand d'autres en descendaient. Le pécule offert par Marguerite ne nous permettait point d'être exigeants. Je me satisfaisais souvent de la plus mauvaise chambre et parfois, même, François acceptait de dormir dans la paille de l'écurie tandis que je partageais une chambre avec plusieurs autres voyageuses.

Que le Vivarais était loin !

J'avais hâte de revoir ma province. Pourtant, plus nous approchions, plus l'angoisse m'étreignait. J'avais peur de ne rien retrouver de mon enfance, ni les lieux où j'avais grandi, ni les êtres que j'aimais. Les dames de Saint-Cyr m'avaient élevée dans la religion catholique, rayant de ma vie mon passé de huguenote, mais la religion de mon père était toujours dans mon cœur. En approchant de mon Vivarais, tout mon être se réveillait à la foi huguenote. Je voulais revoir le temple de mon enfance, entendre les psaumes et les chanter à pleins poumons.

Je fis part de mon impatience à François qui se troubla et me rétorqua :

— Ah, ma mie, je ne sais plus que penser... et j'avoue que j'oscille entre ma religion de naissance et celle que j'ai appris à connaître avec Mme de Caylus...

Stupéfaite, je bredouillai :

— Vous... vous oscillez ?

— Oui. Nous nous sommes peut-être trompés en nous opiniâtrant à demeurer huguenots... La vraie religion, n'est-ce point celle de notre roi bien-aimé ?

S'apercevant de mon étonnement, François me saisit la main et reprit :

— Oubliez ce que je viens de dire. Ce que j'ai vécu m'a à ce point perturbé que, parfois, ma raison défaille.

Je lui serrai tendrement le bras et, cachant au mieux la peine que ses propos m'occasionnaient, je lui dis :

— À présent que nous sommes réunis, vous allez pouvoir vous reprendre et, ensemble, nous oublierons ce que l'on nous a obligés à vivre. L'air de notre Vivarais vous aidera à recouvrer vos esprits.

— Certainement, murmura-t-il.

CHAPITRE

2



Lorsque nous arrivâmes dans la ville du Puy, nous fûmes contraints de louer un cheval. Aucune diligence n'effectuait le trajet jusqu'à la demeure de mes parents. Considérant la modeste somme qui nous restait, l'aubergiste nous attribua un affreux canasson.

François essaya d'obtenir une autre monture, mais l'homme nous expliqua :

— Faut pas être difficile... Les bons chevaux se paient cher et vous n'avez point d'argent. Celui-là est un peu fatigué... mais si vous le ménagez, il peut encore parcourir des centaines de lieues... Vous allez loin ?

J'étais si heureuse de retourner chez moi que je répondis un peu vite :

— En Vivarais.

— Holà, ce n'est pas un endroit fréquentable... ceux de la RPR¹ mènent la vie dure à nos pauvres curés ! Ils n'hésitent pas à les assassiner et...

Il arrêta son discours, nous dévisagea avec insistance et poursuivit :

— J'espère que vous n'en êtes point... je ne voudrais pas être coupable de venir en aide à cette... cette racaille...

— Rassurez-vous, nous sommes catholiques, affirma François avec une véhémence qui me choqua. D'ailleurs, nous sommes venus dans votre bonne ville pour prier la Vierge noire et obtenir sa protection. Las, à quelques lieues de là, en pleine forêt, des malandrins nous ont volé nos effets et même nos montures. C'est pourquoi nous louons un cheval afin de regagner nos terres.

— À coup sûr, il s'agit encore d'un mauvais coup de ces parpaillots².

— Ces gens-là ne respectent rien ni personne, déclara François.

L'aubergiste lui décocha un souris de connivence. Je rougis de honte et je tirai de la main la capuche de ma mante pour cacher mon visage.

Je savais que François avait agi au mieux pour obtenir un cheval, mais je lui en voulais d'avoir sali la réputation de notre religion.

1. Religion Prétendue Réformée (protestants, huguenots).

2. Nom péjoratif donné aux huguenots par les catholiques.

Nous chevauchâmes huit jours sur des sentes escarpées, bordées de précipices. La pluie nous trempa, la bise aigre des plateaux nous glaça. La nuit venue, nous faisons parfois halte, joie suprême, dans une auberge où nous mangions une assiette de soupe chaude avant de nous effondrer sur une paille pleine de vermine. Mais la plupart du temps, nous dormions dans une grange, une hutte de pierres ou de branchages délaissée par un berger, ou même au pied d'un arbre. Mes vêtements n'avaient plus ni forme ni couleur. Mes bas étaient troués, ma mante déchirée. Ma chevelure pendait sur mes épaules et j'étais sale à faire peur. Je ne me plaignais point. François était avec moi. Cette vie d'errance et de liberté m'était plus agréable que la confortable existence de Saint-Cyr. Il me suffisait de poser la main sur son bras, de sentir son souffle dans mon cou, pour oublier tous les tracas de ce voyage. Cependant, je craignais que mon apparence répugnante ne l'éloigne de moi. Certes, il n'était pas plus reluisant, mais sa virilité n'en souffrait point et je l'aimais tout autant, alors que ma féminité disparaissait sous la crasse. N'allait-il pas regretter les dames parfumées de la cour ?

Nous n'abordâmes jamais ce sujet de conversation durant les longues journées de voyage. D'ailleurs, nous ne parlions guère. À cheval, ce

n'était point aisé, et le soir, l'épuisement nous ôtait le goût du bavardage. Je me disais que nous nous rattraperions dès que nous arriverions au terme de cet éprouvant périple.

— Demain, si tout va bien, nous serons chez vos parents, me dit François ce soir-là.

Il avait insisté pour dépenser nos dernières pistoles dans une auberge correcte. Nous y avons mangé une soupe aux choux agrémentée d'un morceau de lard gras. Ce n'était pas le genre de nourriture que j'appréciais, mais j'avais si faim que j'aurais dévoré n'importe quoi qui fût chaud et épais.

Revigorée, je dis à François :

— Ah, mon ami, ce repas est des plus agréables ! Et la perspective de pouvoir remettre un peu d'ordre dans ma tenue me remplit d'aise.

Il ébaucha un souris vite réprimé :

— Après tout ce que vous avez déjà vécu pour me sauver, je suis honteux de n'avoir point pu vous proposer un voyage plus confortable et...

— Oh, je vous en prie, cela n'a pas d'importance. Ces jours que nous vivons ensemble suffisent à me combler...

— Ah, Charlotte, vous avez une grande âme... et j'ai peur de ne pas vous mériter.

— Voyons, François, ne dites pas de bêtises.

Il soupira.

J'eus l'audace de tendre le bras au-dessus de la table pour poser ma main sur la sienne afin de lui prouver mes sentiments. Il la retira vite et je me reprochai aussitôt d'avoir manqué de pudeur. Pourvu qu'il ne me juge pas mal !

— Veuillez m'excuser, murmurai-je en me levant. Une bonne nuit de sommeil me sera profitable et je vous remercie de me l'offrir.

Aidée d'une jeune servante, je pus délasser mon corps, me dévêtir, me laver, dépoussiérer mes jupons et ma jupe, et m'allonger enfin dans un lit.

Au matin, la servante m'aida à m'habiller et réussit même, non sans que je pousse quelques cris de douleur, à démêler mes cheveux et à les attacher par quelques liens qu'elle dénicha je ne sais où.

La joie d'être enfin si proche de ma maison d'enfance me fit oublier toute prudence et je lui confiai :

— Il faut que je sois présentable. Je vais retrouver mes parents que je n'ai pas revus depuis de nombreuses années.

Elle ne marqua aucun étonnement, mais avec la rudesse des gens habitués au malheur, elle me répondit :

— Je souhaite qu'ils soient encore en vie.

L'angoisse remplaça tout soudainement ma joie.

Et s'ils étaient morts ? Il y a si longtemps que je n'avais pas eu de nouvelles ! Certes, mon père était venu me visiter à Saint-Cyr, mais ma mère n'était

pas avec lui... Et depuis, de nombreux hivers s'étaient succédé. Comme partout, la peste avait sévi, la petite vérole aussi, ou la terrible amygdalite aiguë, sans compter les fièvres... Et je n'osais même pas imaginer quels sévices Héloïse et ma mère avaient subis en refusant de se convertir. Peut-être étaient-elles mortes sous les coups des dragons ? Peut-être avaient-elles été déportées vers le Nouveau Monde ? À moins qu'elles ne croupissent en prison !

Mon bonheur venait de basculer dans l'horreur. Je frissonnais. La jeune servante s'en aperçut.

— Quelle idiote je suis ! Voilà que je vous ai tourné les sangs ! Oubliez ce que j'ai dit. Vos parents vous attendent, c'est sûr... et ils seront bien contents de retrouver une aussi belle demoiselle.

Elle ne parvint pas à me déridier.

François me félicita pour ma transformation. Je l'entendis à peine. Mon cœur battait trop fort. Je ne lui révélai pas mon inquiétude. Dans quelques heures, je serai fixée.

Les dernières lieues me séparant de la demeure familiale me firent cruellement souffrir. J'avais hâte d'arriver et je le redoutais tout autant.

Lorsque j'aperçus la bâtisse, je crus défaillir.

— Nous y voilà enfin, me souffla François.

Mon regard caressa la façade austère. Il me sembla reconnaître chaque pierre. J'étais chez moi. Je

scrutais les fenêtres, espérant y apercevoir de la vie.

Nous franchîmes le cintre de pierre en partie effondré qui délimitait la cour mal pavée. Rien n'avait changé.

François sauta de cheval et m'aida à descendre.

— Vous êtes chez vous, ma mie, me dit-il.

J'esquissai un souris sans pouvoir toutefois prononcer un mot.

Soudain, la porte d'entrée s'ouvrit. Célestine parut sur le seuil. L'émotion me paralysa un moment. La vieille gouvernante de notre maison était toujours là.

— C'est y Dieu possible ! s'exclama-t-elle d'une voix chevrotante.

La vie me revint brutalement et je soulevai ma jupe et mon jupon à deux mains pour courir vers elle et me jeter dans ses bras.

Elle me serra fort en répétant :

— Charlotte, Charlotte... mais comment... ?

Les sanglots me submergèrent. J'étais à la fois heureuse de la revoir et si inquiète de savoir ce qu'elle allait m'annoncer sur ceux que j'aimais.

— Entrez, me dit-elle.

Je puisais dans mes dernières forces pour lui demander si mon père et ma mère étaient toujours de ce monde, lorsque des pas précipités dévalant le

grand escalier m'en empêchèrent. Je m'éloignai un peu de Célestine, pensant voir Héloïse... ce n'était point elle. Bien que ma vue soit troublée par les larmes, je la reconnus immédiatement et je m'écriai :

— Hortense !

— Charlotte ! s'exclama-t-elle à son tour.

Nous tombâmes dans les bras l'une de l'autre, mêlant nos larmes.

— Mais... mais que faites-vous ici ? bredouillai-je après avoir recouvert un peu mes esprits.

— Je peux vous poser la même question, me taquina-t-elle.

— Ah, mon amie, c'est une bien longue histoire que je me ferai un plaisir de vous conter.

Je me retournai alors vers mon cousin et, lui prenant la main, je dis à Hortense :

— Je vous présente François, mon promis.

— Ah, je suis contente de vous savoir ensemble... c'était le vœu que vous nous aviez confié lorsque nous nous retrouvions le soir dans le dortoir de Saint-Cyr.

J'ébauchai un souris de connivence à l'évocation de notre Maison. Puis je dis à François :

— Voici mon amie Hortense. Grâce à elle et à Isabeau, Louise, Henriette, Olympe, l'enfermement a été moins pénible.

— Je suis fort aise de faire votre connaissance, mademoiselle, prononça François en s'inclinant légèrement.

— Ne restez point là, reprit Hortense, entrez vous reposer.

Je lui serrai le bras et je l'interrogeai avec inquiétude :

— Est-ce que mon père et ma mère sont...

Ma voix se brisa.

— Ils seront si heureux de vous revoir... et Simon aussi...

— Simon est là ?

— Certes, puisque j'y suis.

Ainsi ces deux-là que la flèche de Cupidon avait atteints lorsque nous avons joué *Esther*, continuaient à s'aimer¹.

— Ah, mon amie, ce jour d'hui est béni puisque je vais revoir mes parents et... Héloïse ? Il est arrivé malheur à Héloïse. Vous n'avez point prononcé son nom.

— Héloïse va parfaitement bien. Elle est mariée à un notaire suisse et huguenot, le sieur Dunoyer. Cependant, ils ne peuvent demeurer longtemps sur le sol de France. Aussi ont-ils décidé de partir pour le Nouveau Monde afin d'y pratiquer librement leur religion. Pour l'heure, ils sont à Lyon pour régler leurs affaires.

L'air me parut soudain plus léger.

— Ainsi, nous avons toutes les trois le bonheur d'avoir le gentilhomme que nous aimons à nos

1. Lire *Les comédiennes de monsieur Racine*.

côtés ! Qui aurait pu nous prédire cela lorsque nous étions à Saint-Cyr ? Certainement pas Mme de Maintenon !

J'avais soudainement envie de plaisanter. Je me tournai vers François qui se tenait quelques pas derrière moi et je lançai :

— Je crois bien être la plus heureuse du monde !

— Alors, je le suis aussi.

Célestine, qui avait disparu à l'intérieur de la maison sans que nous y prêtions attention, revint vers nous et m'annonça :

— J'ai essayé de préparer vos parents... Une trop forte émotion risquait d'être préjudiciable à Mme de Marquet... Ils vous attendent dans le salon bleu...

Ces retrouvailles furent joyeuses et éprouvantes. Mère pleura beaucoup. Je pleurai aussi du bonheur de la revoir. Père réussit à contenir ses larmes, mais il était si pâle que je craignis un instant qu'il ne se trouvât mal. Nous commençons des phrases que nous ne terminions pas. Nous posions des questions qui demeuraient sans réponse. Nous riions, nous pleurions encore. Nous nous étreignons. Nous nous éloignons pour mieux nous regarder.

ALINE BUREAU

Aline Bureau est née à Orléans. Elle a étudié le graphisme à l'école Estienne puis la gravure aux Arts Décoratif à Paris. C'est dans l'illustration qu'elle s'est lancée en travaillant d'abord pour la presse et la publicité, puis pour l'édition jeunesse. Elle est l'illustratrice de la série *Les Colombes du Roi-Soleil* d'Anne-Marie Desplat-Duc.